

Pré-texte

Le destin ayant fait que je naisse en Sicile au sein d'une famille de longue tradition mafieuse et ayant décidé, quant à moi, de quitter mon pays – et mon destin – à 20 ans pour aller poursuivre ma vie et mes études universitaires en psychologie à Genève, je me retrouve aujourd'hui avec une expérience familiale qui m'a imprégné de cette culture particulière et, par ailleurs, avec une certaine sensibilité psychanalytique, produit de ma longue formation et de ma clinique avec des enfants, des adolescents et des adultes mais aussi avec des familles et des groupes.

À un moment donné de mon parcours et après cinquante ans de silencieuse maturation, je ne pouvais plus éluder le rendez-vous avec ce destin familial juste suspendu derrière moi et, pour des raisons de différentes natures, j'ai voulu me pencher sur cet univers avec la connaissance intuitive acquise au sein de ma famille depuis ma petite enfance et avec les lunettes de la Psychanalyse. Le premier fruit de cette rencontre a été mon livre consacré à ce thème (Rizzo, 2023), dont cet article s'inspire.

Le fil conducteur de ce travail de réflexion et d'écriture a été la lancinante et terrible question, que j'ai commencé à me poser en secret et dans un silence total lors de mon enfance et qui m'a longtemps accompagné : comment un homme aussi bon, affectueux et tendre que mon père a-t-il pu être impliqué dans des comportements et des événements d'une violence aussi inouïe ? Comment deux « personnes » aussi opposées pouvaient-elles coexister en lui et chez tous ses amis comme lui, dont j'étais et je reste affectivement très proche ?

J'ai mis de longues années à y répondre. Je suis passé d'abord par une meilleure connaissance de moi-même, connaissance de ma partie tendre et de ma partie violente qui coexistent à l'intérieur de moi aussi, avant d'avoir accès à l'univers de mon père et de ses amis, et de l'être humain en général, évidemment. Dans ce but, il m'est apparu évident d'emprunter le chemin de la notion de perversion, certainement parce que je suis moi-même passé par cette voie dans le cadre de mon long parcours psychanalytique lorsque j'ai voulu démêler mes propres affects liés à mon père et à son monde.

La notion de perversion a traversé les deux derniers siècles, transitant grosso modo de la neuropsychiatrie du XIX^e à la psychanalyse du XX^e siècle, pour revenir aujourd'hui dans le langage commun, enrichie d'une analyse et d'une compréhension qui doivent certainement beaucoup aux théories freudiennes et postfreudiennes. Intuitivement, l'idée de perversion a toujours été déclinée au masculin comme si son sexe d'appartenance était exclusivement celui des hommes.

Cette « évidence » est intimement liée au postulat selon lequel la perversion serait exclusivement sexuelle. Il est bien vrai que ce concept, issu de la psychopathologie psychiatrique du XIX^e siècle, recouvre à l'origine uniquement la sphère de la sexualité et plus particulièrement des comportements sexuels dits « déviants ». Il est aussi vrai qu'au début, la psychanalyse, en reprenant à son compte cette catégorie nosographique issue de la neuropsychiatrie, resta, malgré la très originale élaboration psychodynamique de la part de Freud, fondamentalement délimitée au domaine de la sexualité, d'abord infantine et enfin adulte.

À un moment donné, la notion de perversion morale vint peu à peu élargir les confins originels de la sexualité, mais c'est avec Jacques Lacan et ses disciples que la perversion s'affranchit et sortit de l'ombre de la déviation sexuelle pour devenir un aménagement psychique structuré et spécifique, et non plus une catégorie nosographique psychiatrique, qui ne concerne pas exclusivement l'espace de la sexualité au sens strict du terme mais touche aussi l'univers relationnel humain.

C'est sous cette acception de modalité psychique et relationnelle que je vais aborder la notion de perversion. Néanmoins, je rappellerai les notions fondatrices freudiennes, et j'irai ensuite au-delà de l'espace sexuel originaire pour atteindre sa dimension relationnelle générale.

Si l'ambivalence est certainement le lot de tout bon névrosé plus ou moins normal, ayant acquis un certain équilibre psychosocial basé, entre autres, sur la conscience de ses contradictions et tiraillements internes, l'ambiguïté, à l'opposé, est déjà du ressort de la psychose : elle ne supporte pas la cohabitation de l'amour et de la haine ; elle les fait, pour ainsi dire, défiler séparément et chaque fois avec l'idée qu'ils sont, l'amour et la haine, uniques et exclusifs.

La perversion navigue entre ces deux modalités psychiques et comportementales. Le pervers sait qu'il est capable d'amour et de haine au plus haut niveau, il peut passer de l'un à l'autre registre avec une facilité déconcertante et avec une apparente légèreté qui est tout simplement impensable et donc troublante pour la personne, enfant ou adulte, qui lui est proche. Ce jeu, propre au fonctionnement pervers, est rendu possible par une sorte de subtil consensus tacite entre le pervers et ses acolytes, souvent même entre le pervers et sa victime. Le pervers a toujours besoin de l'autre pour exister. Par quel chemin arrive-t-il donc à ce type de fonctionnement ?

Revenons, pour rappel, à la théorie psychanalytique freudienne qui nous explique, d'une façon fort originale et absolument révolutionnaire pour l'époque, l'origine de la perversion chez l'enfant. L'acquisition de la différence des sexes – c'est-à-dire l'acceptation profonde et l'intériorisation du fait qu'être une femme est une expérience fondamentalement différente d'être un homme – est une étape incontournable dans l'évolution psychique de l'enfant. Elle signe la sortie de la période œdipienne et entrouvre les portes vers l'altérité.

L'explication proposée par Freud est la suivante : le garçon découvrirait que la fille n'a pas le pénis qu'il possède lui-même et cela le remplirait d'angoisse. Il surmonterait alors cette angoisse insupportable en construisant une première grande théorie sexuelle infantile qu'est le monisme sexuel. Cette construction théorique géniale se fonde sur l'idée qu'au début la petite fille aurait eu, elle aussi, un pénis mais qu'elle l'aurait perdu par la suite, certainement à cause d'une sorte de mystérieux péché originel, et que le pénis lui repousserait plus tard. Le vrai sens de son angoisse serait désormais que, puisque la fille l'aurait perdu à un moment donné, lui aussi pourrait le perdre à son tour !

Le processus mental de la petite fille serait essentiellement identique à celui du garçon : elle se découvrirait comme ayant perdu l'appareil viril, elle en aurait honte, elle se sentirait donc fondamentalement semblable au mâle mais pour l'instant « privée » d'une certaine partie qu'elle retrouverait ultérieurement. Ainsi, dans la reconstruction imaginaire de l'enfant – mâle et femelle –, le sexe serait à l'origine unique pour tous, la différence n'apparaîtrait qu'« accidentelle » et momentanée : donc, en réalité, secondaire, voire nulle.

Cette forme particulière de négation serait rendue possible par un processus psychique particulier, que l'on retrouvera dans la perversion de l'adulte : l'enfant verrait la vraie différence physiologique entre le garçon et la fille mais il en oblitérerait et annulerait le sens. La perception sensorielle et visuelle d'une physiologie différente persisterait mais le sens que l'enfant attribuerait à cette « différence visuelle » viderait totalement – ou presque – cette différence de son véritable sens. L'absence de pénis chez la mère et chez la fille en général ne signifierait pas une réelle différence entre elle et le garçon mais seulement un incident banal qui garderait donc

intacte l'idée de l'unicité des sexes. « Je vois et je sais que c'est ainsi, mais en réalité (je décide que) ce n'est pas ainsi », c'est le credo profond du pervers, petit ou grand !

C'est précisément ce puissant et terrible mécanisme précoce, c'est-à-dire cette capacité inhérente au psychisme de l'enfant de voir une réalité et de l'annuler au même instant parce qu'elle est angoissante et donc insupportable, qui fera dire à Freud que l'enfant est un « pervers polymorphe ». C'est le mécanisme psychique qui sous-tend la perversion adulte : nous y reviendrons !

Le grand bénéfice que l'enfant – et éventuellement l'adulte – tirerait de cette vision pour ainsi dire simplifiée mais tronquée de la réalité humaine serait l'illusion toute-puissante d'une sorte de complétude : ne pas avoir besoin de (comprendre) l'autre, puisque l'autre est justement comme moi sauf qu'il lui manque quelque chose, donc comme moi mais moins complet que moi, qui suis, au contraire, complet. Ou bien, vu du côté de la fillette, l'autre est comme moi mais avec quelque chose de plus que moi, quelque chose que j'aimerais avoir mais que je n'ai pas, du moins pour le moment. Et peut-être qu'un jour je me rattraperai d'une manière ou d'une autre et je prendrai ma revanche.

La différence des sexes ouvre la porte à l'altérité, à l'idée que l'autre a la même valeur humaine que moi, même s'il est différent (de sexe, de couleur de peau, de religion, etc.), qu'il peut me donner cette complétude que je ne possède pas, justement parce qu'il est différent de moi; et que moi aussi je peux donc le compléter là où il est inachevé. L'altérité nous fait envisager la diversité dans l'horizontalité : l'un n'est pas supérieur à l'autre, il est différent mais équivalent. L'altérité – et donc la castration symbolique qui la fonde – est la condition de la rencontre avec l'autre.

Quelques réflexions critiques sur le corpus théorique freudien que je viens d'esquisser très rapidement avant de passer à la perversion relationnelle mafieuse et à la perversion relationnelle chez l'adulte en général. Sigmund Freud ayant été lui-même un homme et d'abord un garçon, il a évidemment imaginé le monisme sexuel à partir de lui-même et de son incontournable statut masculin : dans sa version de la théorie infantile du monisme sexuel, tous les enfants seraient pourvus d'un pénis. Un autre hypothétique fondateur de la Psychanalyse, ou carrément une fondatrice, aurait pu imaginer un monisme sexuel au féminin – tous les enfants naîtraient avec une vulve, les uns garderaient ensuite à vie cet appareil féminin alors que les autres se verraient pousser un pénis, par exemple. Un autre théoricien encore aurait pu proposer l'idée d'un double monisme sexuel, où chaque fille et chaque garçon imaginerait le reste des autres enfants à sa propre image et ressemblance, pour évoluer ensuite vers une différenciation des sexes.

Ce qui me paraît essentiel dans la théorisation du complexe d'Œdipe par Freud est l'idée que l'enfant, en partant de la profonde conviction qu'il est le centre du monde et qu'autour de lui évolueraient et tourneraient astres et planètes confondus, puisse peu à peu évoluer vers l'idée qu'il fait tout simplement partie d'un univers composite et complexe, géré par la loi de l'altérité et toujours en mouvement. « *Eppur si muove* », marmonna dans sa barbe Galileo à un public de savants et religieux qui n'était pas prêt à renoncer à son idée de centralité terrienne enfantine et toute-puissante. Or c'est justement cette nécessaire et humble découverte de sa relativité et de sa finitude qui fait la richesse de l'être humain.

Dans le tableau clinique de la perversion manque justement cette pièce, l'altérité.

Il existe deux formes fondamentales de perversion : la primaire, qui se manifeste lorsque l'enfant est confronté au choc de la différence des sexes, et la secondaire, qui commence à s'organiser au cours du processus œdipien et se prolonge tout au long de l'existence humaine.

La première, localisée vers la fin de la première année de vie, fait partie du développement psychique normal et accompagne l'enfant pendant 3-4 ans jusqu'à la sortie de la traversée œdipienne.

Se heurtant à l'inexorable réalité de la différence des sexes (« *sectus* » puis « *sexus* », c'est-à-dire sectionné en deux parties : mâle et femelle), l'enfant se sent expulsé de cette sorte de paradis terrestre qu'est l'illusion de la présupposée plénitude et omnipotence maternelle : ma mère est un être total et complet, sous son aile protectrice rien ne pourra me menacer.

La perversion secondaire, en revanche, est le système de pensée et la manière d'interagir que l'on retrouve chez l'adulte de manière plus ou moins pathologique. C'est une forme dégénérative de la primaire.

Ce qu'il y a de commun entre les deux versions, la primaire et la secondaire, est l'absence de la notion d'altérité, ce qui prend des formes différentes dans les deux périodes de vie. L'enfant, tout en percevant la différence morphologique des deux sexes, la vide de son sens le plus profond et la banalise. L'autre est comme moi, il n'a pas un statut différencié du mien, donc il n'existe pas à part entière avec sa spécificité. C'est seulement dans un second temps, celui de la latence, qu'il commencera à la reconnaître, et d'abord par la négative : pour les garçons, les filles seront alors toutes des pisseuses ; et pour les filles, les garçons ne seront que des joueurs de foot.

Le pervers adulte reconnaît lui aussi l'existence matérielle de l'autre mais il ne lui reconnaît pas, d'une manière ou d'une autre, les mêmes droits que lui. Dans la perversion adulte, plus ou moins pathologique ou non, intervient la notion de pouvoir, ici utilisé pour assujettir ou pour le moins exclure l'autre. Le pouvoir au service du pervers est une arme hautement redoutable et destructrice.

Du point de vue évolutif, la perversion adulte constitue une sorte d'impasse dans le processus œdipien de l'enfant qu'il fut : celui-ci, pris au dépourvu par la terrible découverte de la différence des sexes et sans un accompagnement parental suffisamment adéquat – c'est-à-dire rassurant et protecteur mais aussi frustrant et castrant à la fois – est incapable d'affronter le chemin œdipien qui le conduirait à la salutaire castration symbolique. À ce stade de son parcours évolutif, il est pris dans les rets d'une relation incestuelle avec la mère, qui le protège du risque d'un effondrement psychotique potentiel mais l'entrave sérieusement dans son parcours évolutif vers une saine maturation névrotique plus ou moins adaptée.

Par relation incestuelle ou incestualité, notion introduite par Paul-Claude Racamier en 1995, nous entendons toute forme de relation parent-enfant où celui-ci, l'enfant, est pris dans un rapport de relative fusionnalité à la mère, d'où la figure du père serait exclue. Et ceci au-delà de la période de normale et saine fusionnalité maternelle, qui, en général, prend graduellement fin au bout de la deuxième année pour permettre à l'enfant d'accéder peu à peu à la constellation triangulaire œdipienne. Quelque chose s'est mal déroulé dans la relation précoce mère-enfant qui rend aujourd'hui impossible la défusion et donc le passage vers la relation à trois ou, en tout cas, vers une ouverture relationnelle au-delà de la dyade initiale. À ce stade, la défusion mère-enfant fait craindre la chute vers la folie psychotique – de l'enfant et/ou de la mère ? – et l'évolution est pour ainsi dire suspendue. Cette configuration relationnelle ouvre alors la porte qui peut amener l'enfant vers des formes de psychopathologies variées, dont la perversion. Dans ce type de constellations familiales, le vrai couple n'est pas celui de papa-maman mais celui de parent-enfant.

Essayons maintenant d'entrer dans les méandres de la perversion et commençons par dire que sa clef de voûte, son moteur central, est une certaine forme de déni, que Lacan appelle le « désaveu », fait de deux mouvements psychiques inconscients distincts : d'une part, la capacité de percevoir clairement la réalité extérieure (chez l'enfant : « Maman n'a pas de pénis ») et, d'autre part, celle de l'effacer aussitôt après (« Oui, mais avant elle l'avait »). Autrement dit, le

pervers, petit ou grand, connaît mais... ne reconnaît pas, sait mais... ne veut pas savoir, ment et... sait mentir.

Restons encore un instant dans les souterrains du désaveu et ses nombreuses galeries invisibles à l'œil nu : les passages sont multiples et surprenants. Pour rappel, le pervers adulte – sexuel, narcissique, relationnel – est une personne qui, dans son processus évolutif psychique, n'a pas su aller au-delà de la saine défusion maternelle pour entrer dans un univers relationnel œdipien structurant. Il n'a pas atteint l'étape de la castration symbolique et donc de l'altérité. Il est resté emprisonné dans l'illusion toute-puissante de l'incestualité maternelle. Il n'a pas pu intégrer l'idée que la terre n'est « plus » au centre de l'univers et qu'elle n'est qu'une petite planète tournant autour d'étoiles dont sa propre survie dépend. Ou plutôt – et c'est là son drame ! – il eut juste le temps d'entrevoir tout cela mais la réalité fut tellement insoutenable qu'il dût s'inventer une autre version du réel.

Au fond de lui le pervers n'est pas assez fou pour croire et penser de pouvoir convaincre les autres de sa reconstitution fallacieuse de la réalité. Il sait bien qu'il ment, et c'est son terrible talon d'Achille ! Sa seule issue est alors la « communauté de dénis » (Lebrun, 2017).

Il doit être capable de créer autour de lui une certaine forme de consensus qui lui permette de sentir qu'il n'est pas seul dans cette opération de déni délirant et de trompeuse reconstitution de la réalité. La solitude le renvoyant terriblement à sa folie, il a alors besoin de créer autour de lui une sorte de « zone franche de folie », un espace social ou simplement relationnel dont les habitants partagent son délire. Il ne peut y avoir de perversion sans le consentement et le soutien d'autrui ! Le psychotique peut vivre seul et hautain dans son délire et dans le déni des autres êtres humains qui le sous-tend. Le pervers, lui, a besoin de l'autre : de l'autre qui se plie à son pouvoir et le valide par conséquent, en devenant paradoxalement victime et complice à la fois ; mais il a aussi besoin de l'autre comme complice et miroir de sa folie, c'est le cas du mafieux et ses acolytes.

Son défi est de rassembler autour de lui un groupe significatif de personnes qui pensent plus ou moins comme lui et qui croient, comme lui, que la réalité n'est pas celle que les autres décrivent à travers leurs statuts et leurs lois mais une autre, la leur. Il aura besoin d'assujettir à son désir un certain nombre de personnes suffisamment fragiles – psychologiquement et/ou socialement – pour qu'elles pensent pouvoir tirer profit de leur position de dépendance vis-à-vis du nouveau tyran-*leader*. Il aura aussi besoin de trouver autour de lui des complices, explicites et déclarés (le clan mafieux, la loge maçonnique, etc.) ou implicites et inavoués, voire inavouables (nous, les hommes, nous, les blancs, nous, les Suisses, etc.), pour s'assurer qu'il ne soit pas seul et, surtout, pas fou.

Il lui faudra donc une grande force de persuasion, par la violence ou la séduction – et souvent par la violence de la séduction ! – pour créer autour de lui une communauté sans laquelle il se sentirait fragile et donc en danger. C'est cette force de fascination et de persuasion qui est l'arme potentiellement mortelle du pervers.

Or, le pervers pathologique adulte sait très bien qu'il possède cette force de conviction pour l'avoir vécue enfant dans sa relation avec sa mère qui fut, en fait, sa première alliée dans le désaveu de la réalité et dans la folie omnipotente à deux. Enfant, il fut pris au piège d'une relation maternelle incestuelle qui ne lui permit pas de s'extraire de l'illusion infantile de toute-puissance : il fut piégé dans le doux et mortifère mirage d'être tout pour sa mère et dans la folle illusion qu'elle n'avait besoin que de lui pour se sentir complète. Cette terrible chimère l'a empêché d'entrer dans le monde œdipien et de le traverser : ce passage lui aurait permis d'accepter et d'intégrer la castration symbolique et, avec elle, il aurait pu acquérir la notion de finitude (n'être que femme ou homme) et complétude (être pleinement homme ou pleinement femme).

Dans toutes les formes de perversion – infantile polymorphe, sexuelle, narcissique, relationnelle – il est question de pouvoir sur l'autre : l'autre est théoriquement comme moi mais,

concrètement, il a quelque chose de moins que moi : moi j'ai le pénis, l'autre ne l'a pas. J'ai donc des droits auxquels il n'a pas droit.

Or, dans toute forme de relation et dans toute institution au sens large du terme, il est question de pouvoir, qu'on le veuille ou non, qu'on le reconnaisse ou moins, qu'on l'use ou qu'on en abuse.

La première forme de relation humaine est celle qui relie l'enfant à sa mère : comment va-t-elle utiliser son pouvoir intrinsèque sur son bébé ? Que va-t-elle déposer, de son histoire personnelle et intergénérationnelle, sur cette nouvelle histoire qui débute ? Comment va-t-elle protéger son enfant de ses propres blessures et commencer un véritable processus de réparation à travers cette nouvelle aventure existentielle ? Hélas, nous savons que cet espace relationnel privilégié peut être le premier piège à perversion. Nous vivons pourtant toutes et tous, dans nos latitudes géographiques et culturelles, immergés dans une narration collective où une femme a renoncé à une partie très importante de sa féminité, sa sexualité, pour donner la vie à son enfant-Dieu nommé Christ : il n'est certes pas facile d'évoquer l'ombre de la perversion maternelle mais nous savons qu'elle existe. Même chez les psychanalystes, me semble-t-il, ce thème est plus ou moins tabou.

La même chose vaut pour toutes les institutions qui nous gouvernent et dont nous avons besoin pour vivre dans nos démocraties. Chaque institution est dépositaire d'un certain pouvoir qu'elle est censée utiliser dans l'intérêt et pour le bien de ses membres ; par ailleurs, ce pouvoir est conféré à l'institution et à ses représentants par ses propres membres. Ici aussi se pose la question de savoir comment ce pouvoir va précisément être utilisé par les représentants qui, de par leurs statuts, le détiennent et l'appliquent. Va-t-il être utilisé dans le plein respect des simples membres ou, du moins en partie, dans l'intérêt personnel – narcissique, sexuel, économique, autre – de celles et ceux qui le gèrent ?

Au fond, la simple étymologie du mot perversion nous aide à en comprendre le sens au-delà des théories psychanalytiques : dans la perversion il y a subvertissement de l'ordre des choses : au lieu d'utiliser le pouvoir que l'autre me donne pour le protéger, je m'en sers pour mon intérêt personnel : moi je l'ai, l'autre ne l'a pas. Dans le théâtre de la perversion, j'utilise le pouvoir, que l'autre ou le groupe me prête, pour poursuivre mon intérêt au lieu de l'intérêt de l'autre ou du groupe.

Dans toute institution, de par le pouvoir qu'elle gère en le déléguant aux uns et aux autres en fonction de leurs rôles et statuts, il y a automatiquement tentation et risque de perversion. Cela est tout simplement humain et nous pourrions même dire que toute institution – de même que toute relation humaine, y compris la relation psychanalytique ! – a un certain tribut à payer au dieu ou à la déesse de la perversion, sorte de tare inévitable et incontournable.

Au fond, la perversion est le péché originel de l'être humain, c'est elle qui est à la base de la pulsion de mort, c'est elle qui fabrique les guerres et produit la mort en pervertissant le bien du groupe ou de la collectivité avec l'intérêt de quelques individualités ou minorités.

Revenons à l'univers mafieux : j'y suis né, je l'ai respiré et senti avant de le comprendre. J'ai décrit l'étroite relation entre l'incestualité mère/enfant et le destin conséquent de la perversion de ce dernier. Pour que le pas supplémentaire vers le modèle mafieux ait lieu, un autre mouvement est nécessaire : la relation incestuelle entre père et fils.

Dans la culture sicilienne, ainsi que dans la grande majorité des cultures de ce monde, jusqu'à il y a quelques décennies, les enfants étaient toujours considérés, en simplifiant un peu, comme une propriété exclusive de la mère et des femmes de la famille en général : depuis toujours, les pères ont volontiers laissé le champ de l'éducation des petits aux mères, grands-mères, tantes et sœurs aînées. Ce n'est qu'à la période de socialisation, correspondant largement à la phase des grandes acquisitions motrices et intellectuelles et sociales de l'enfant, que le père et les autres hommes du groupe familial interviennent et commencent à occuper une place dans la vie de leur progéniture.

Ce n'est peut-être que depuis quelques générations, et surtout avec l'avènement de nouvelles formes de famille et de parentalité (Rizzo, Monzoni, 2022), que les hommes s'investissent de manière plus précoce et plus pertinente dans leur rôle de pères et entrent ainsi dans l'univers psychique et social de leurs enfants de manière plus structurante. Nul doute que cette entrée plus décisive et rapide de la part des mâles adultes sur le terrain de l'éducation des enfants apporte a priori à ceux-ci un meilleur équilibre.

Dans la culture mafieuse, et certainement dans toutes les autres cultures où l'intégration et la gestion de la violence sociale sont particulièrement importantes et décisives pour l'avenir du petit homme et de la future femme, ce passage prend des formes particulières.

C'est ici que le père intervient avec une certaine forme de violence symbolique, introduisant plus clairement les codes de son monde. À ce stade, il impose sa présence, commence à inculquer les principes de Cosa Nostra, avec des modalités différentes pour les garçons et les filles, et établit sa nouvelle culture.

Sa manière d'être père ne remplace pas complètement la présence maternelle, au contraire elle la renforce et s'en trouve à son tour consolidée. En d'autres termes, la mère reste la figure sacrée et centrale pour les enfants, une sorte de *mater dolorosa* à vénérer toute la vie. À cette divinité familiale s'ajoute désormais la nouvelle divinité tutélaire paternelle : il instaure, avec le fils – surtout mais pas seulement avec le fils – une relation incestuelle très proche de celle que l'enfant a eue et continuera d'avoir pendant longtemps encore avec la mère.

Le père n'est donc pas une véritable figure « tierce », séparant la dyade mère-fils, mais un simple double de sa femme. Il n'introduira pas une véritable alternative à la relation incestuelle avec la mère mais en proposera et en ajoutera une seconde. À la maison, l'enfant restera pour ainsi dire toujours une « chose maternelle » (« *cosa materna* »), modèle relationnel qu'il aura alors tendance à reproduire dans son futur couple, alors qu'en dehors de l'espace familial il sera de plus en plus une « chose paternelle » (« *cosa paterna* ») pour devenir peu à peu « *cosa nostra* », toujours culturellement mais souvent aussi organiquement.

Je parlais d'une relation incestuelle similaire entre la mère et le père : en effet, similaire mais pas identique. La relation incestuelle paternelle ne repose pas sur le principe de la fusionnalité maternelle précoce mais sur celui d'une soumission manifeste à la volonté paternelle. Le premier modèle répondrait à la règle fondamentale du type « Ta vie dépend de moi : tu ne peux pas être séparé de moi » ; le second, moins fondamental mais plus insidieux, pourrait se traduire par le principe « Ta survie dépend de moi, tu ne peux pas m'obéir ». Or, dans le premier comme dans le second scénario, il n'y a pas de liberté de pensée pour l'enfant et pour le jeune homme : celui-ci fait sienne la manière de sentir et de penser de la mère puis celle du père. Dans la première comme dans la deuxième situation il n'y a pas de place pour l'altérité ; seul le « Nous deux » existe, ici l'entité fusionnelle s'est simplement agrandie et s'appelle maintenant « *Cosa Nostra* ». Tous ceux qui se situent en dehors du premier ou du second espace fusionnel et incestuel n'ont pas un statut de sujets ou d'alter, mais un simple rôle d'objets qu'on peut utiliser comme on veut.

L'enfant passe alors d'un relationnel de type incestuel avec la mère à un autre de même type avec le père. Pendant plusieurs années, il sera même pris dans les deux à la fois. Les deux appartenances ne s'excluent pas mais se complètent et se renforcent puisqu'elles reposent toutes

deux sur le principe de l'aliénation de l'enfant. Il est important qu'il continue à emprunter la pensée de l'un et de l'autre parent, et non à développer la sienne de manière indépendante. C'est au tournant de l'adolescence que les choses risquent de se compliquer, puisque, sous l'impulsion de la croissance pubertaire, l'adolescent échappe au moins partiellement à l'emprise maternelle et risque d'échapper aussi à l'emprise paternelle.

Dans la famille mafieuse, l'enfant est rapidement pris sous la tutelle paternelle et insensiblement orienté vers les valeurs du nouveau groupe auquel il sera, éventuellement, initié. Peu importe alors qu'il soit organiquement introduit dans le monde mafieux à un certain âge ou non, en tout cas il doit, en tant que fils de mafieux, rester fidèle à ce monde. Même s'il décide, par exemple, de faire des études universitaires et de s'éloigner professionnellement et socialement – et peut-être même géographiquement – des activités et des intérêts de son père, il sera de toute façon strictement tenu de respecter tacitement les codes mafieux : le fils d'un mafieux reste profondément différent d'un fils de non-mafieux puisqu'il reste inextricablement lié à la tradition de son père et au secret qui l'entoure. Ce n'est qu'avec la mort ou par un acte de rupture manifeste, comportant le risque de mort, qu'il pourra s'en sortir.

J'aimerais aborder maintenant la place de la femme dans l'univers mafieux sicilien. Effectivement, sa place dans le monde de la Mafia sicilienne est très complexe, loin d'être univoque, pleine de contradictions, vraiment difficile à déchiffrer et à comprendre pleinement. Certainement difficile à vivre. J'ai passé toute une partie de ma vie à essayer de la déchiffrer. En guise d'introduction et aussi paradoxal que cela puisse paraître, je dirais que la femme est la clé de voûte du système mafieux, tout comme la famille biologique est le fondement de la Famille mafieuse : enlevez cette pierre de l'arc et la structure perd toute sa stabilité. Il est vrai qu'elle est totalement inexistante dans les codes de Cosa Nostra, qu'il est reconnu par tous qu'elle ne fait pas organiquement partie de la structure mafieuse et qu'il faut effectivement la tenir dans l'ignorance des secrets des maris, pères et fils mafieux – c'est du moins l'intime représentation de son rôle dans l'esprit des Hommes d'honneur et le narratif commun et public qui en découle.

Pour comprendre le sens de ce que je viens d'affirmer, il suffit de penser au phénomène suivant : il n'y a pas de repentance ou de dissociation avec collaboration ultérieure avec la Justice, par un affilié de Cosa Nostra, qui ne passe pas par sa femme ou sa mère. Afin de sortir du monde de la Famille mafieuse, il a besoin du soutien de sa famille biologique. La logique sous-jacente est élémentaire et fondamentale : le mafieux, qui est le produit de son histoire familiale et culturelle, un produit humain qui n'a jamais véritablement atteint un bon niveau d'autonomie psychique et sociale, ne peut simultanément se détacher des deux familles, la biologique et la mafieuse

Plus que la peur d'être tué, ce qui le terrifie est le risque de se retrouver seul et abandonné par sa famille biologique. Il a donc besoin de la protection et de l'autorisation de son épouse pour faire le pas vers la dissociation et/ou le repentir. Avant de rompre le lien avec la Famille mafieuse, il doit s'assurer que la relation avec la famille biologique tiendra.

À l'origine du destin d'un mafieux, il y a toujours une mère à l'intérieur d'un certain contexte culturel ! Puis, et sur ce terrain labouré et fertile, arrive le père, ou celui qui prend sa place, pour achever le travail. L'héritage reçu de la relation incestuelle à la mère est un Moi idéal tout-puissant, correspondant au programme maternel inconscient et phallique : « Tu seras mon homme, mon fils, tu seras l'homme que j'aurais voulu être, tu seras le séducteur de toutes les femmes, tu seras le plus puissant des hommes et... tu n'auras d'autre femme que moi. »

Dans la structure psychique du garçon candidat-mafieux s'opère donc un glissement du Moi idéal d'origine maternelle vers une forme de soumission aveugle à l'objet d'amour ultérieur que sera le père avec son groupe. Plus précisément, la famille mafieuse avec sa culture va se substituer au Moi idéal maternel, tout-puissant et absolu, oblitérant le processus œdipien dont l'héritier est finalement le Surmoi. L'Homme d'honneur intègre les valeurs et les règles du

groupe mafieux et en fait son Moi idéal – et donc aujourd’hui son idéal de vie – en y ajoutant toute la dimension éminemment violente et destructrice du masculin qui, elle, a été intégrée au Surmoi, c’est-à-dire sous forme de conscience morale et civique.

« Dans l’aveuglement amoureux, dit Freud, l’homme peut devenir un criminel sans remords¹. » Dans la relation entre l’affilié mafieux et son groupe, on retrouve en effet ce lien d’amour total et aveuglement non critique, de type homosexuel, qui fait de lui un pervers et un criminel substantiellement dénué de culpabilité et de remords.

Avant de clore cette longue réflexion, je voudrais rappeler rapidement les paroles lapidaires prononcées par Serafina Battaglia, épouse et mère de mafieux, après l’assassinat des deux membres de sa famille, d’abord son mari, puis son fils, dans une interview du 21 janvier 1964 accordée à Mauro De Mauro, journaliste de *L’Ora* de Palerme : « Si les femmes des morts assassinés décidaient de parler comme moi, non par haine ou vengeance mais par soif de justice, la Mafia en Sicile n’existerait plus depuis un certain temps... Les mafieux sont des marionnettes. Ils ne sont audacieux qu’avec ceux qui ont peur d’eux, mais si vous avez le courage de les attaquer et de les démolir, ils deviennent des lâches. Ce ne sont pas des hommes d’honneur mais des loques. » Serafina parlait avec une profonde connaissance des choses et des hommes, et parlait d’abord de son mari et de son fils, ainsi que des nombreux amis de son mari qui étaient souvent passés à la maison chez elle.

Dans ce processus d’émancipation et d’épanouissement personnel et sociétal, les femmes joueront un rôle fondamental, tout comme aujourd’hui leur rôle est indispensable à la reproduction et au maintien de la culture mafieuse. Ceci vaut probablement pour toute forme de perversion : sexuelle, relationnelle, institutionnelle.

« La femme est l’avenir de l’homme », chantait Jean Ferrat.

BIBLIOGRAPHIE

FREUD, S. 1921. « Psicologia delle masse et analisi dell’IO », dans *Opere*, Turin, Bollati Boringhieri, 1921, vol. 9.

LEBRUN, J.-P. 2017. *La perversion ordinaire*, Paris, Flammarion.

RIZZO, N. 2023. *A casa di Cosa Nostra*, Rome, La Bussola, 2023 ; *La Mafia sur le divan*, Paris, Hermann, 2025.

RIZZO, N. ; MONZANI, S. (Sous la direction de) 2022. *Les parentalités contemporaines*, Paris, Éditions ESF.

Résumé

La notion de perversion est depuis longtemps reléguée au domaine de la sexualité et attribuée à la psychologie masculine. C’est grâce à Lacan et à ses disciples qu’elle a été étendue au domaine relationnel en général, touchant les hommes autant que les femmes. Le pervers navigue entre la négation névrotique et le déni psychotique mais, n’ayant pas atteint le niveau de l’altérité, il a recours au désaveu : l’objet existe mais il n’a pas le même statut que le sujet. Pour supporter cette posture folle, le pervers a besoin d’une complicité avec ses acolytes et même avec ses victimes qui, se soumettant à sa volonté, créent une sorte de communauté de déni et une zone franche de folie. La Mafia sicilienne – et toute autre institution de type criminel, politique, financier, militaire, religieux ou autre – qui fonctionne avec la même logique mafieuse, se fonde sur un rapport pervers à autrui. Le devenir du mafieux passe par une double relation incestuelle à la mère et, ensuite, au père.

¹ S. Freud, « Psicologia delle masse et analisi dell’IO », dans *Œuvres complètes*, Turin, BorinGhieri, 1921, vol. 9, p. 261.

Mots-clés : Mafia sicilienne, perversion, désaveu, incestualité, Sigmund Freud.